COMPTE-RENDU, opéra. ORANGE, Chorégies, le 6 août 2019. MOZART : Don Giovanni. SCHROTT, D. LIVERMORE / F. CHASLIN.



COMPTE-RENDU, opéra. ORANGE, Chorégies, le 6 août 2019. MOZART : Don Giovanni. D. LIVERMORE. E. SCHROTT. M. SICILIA. K. DEHAYES. S. DE BARBEYRAC. Orch. LYON. F. CHASLIN. Il ne va pas de soi de donner un opéra mozartien dans le vaste théâtre antique d'Orange. Aujourd' hui un retour à l'orchestre sur instruments d'époque et la recherche d'un format vocal plus naturel, proche de ce que Mozart a connu, apporte des solutions intéressantes. Le risque était grand d'une démesure fatale à l'esprit et à la lettre de ce bijoux du duo Da Ponte – Mozart. De même les attentes du public, ou d'une partie, visant à cantonner l'œuvre dans son XVIIIème poudré, n'était pas compatible avec la vaste scène. Tout de go je dirai que je n'ai pas été déçu et que j'ai passé une excellente soirée en compagnie du Don Juan de Mozart et Da Ponte. Car l'esprit était là. Un Don Juan noir, cruel, adepte de l'amour vache, voir un tantinet serial killer. Erwin Schrott est le Don Juan de notre époque et toutes les meilleurs scènes du monde se l'arrachent. Voix sombre et ronde, capable de toutes les nuances.

Erwin Schrott, Don Giovanni, serial killer, carnassier… Don Juan aux Chorégies : … oui, pari réussi !



Chanteur parfait, diseur subtil. Acteur carnassier, volubile, très mobile. Certain de son charme, bien réel, il en use avec art. Il ira à la mort à vive allure sans trembler. Habits noirs intemporels, en chemise, c'est le corps qui s'offre ainsi sans aucun besoin de costume, et quel acteur ce Schrott !
C'est le contraire pour les autres personnages qui débutent l'opéra en costumes anciens. Dames en robes à panier, Ottavio en habit de la cour madrilène, villageois endimanchés façon ethnique. Certes les époques se télescopent et les voitures, le taxi de Leporello et le 4/4 noir du commandeur, surprennent le public. Et oui le visage de l'aristocratie mondiale a changé, aujourd'hui 100% financière, autrefois de droit divin, mais rien n'a changé : les puissants abusent de tout et de tous sans scrupules. Les personnages sont donc tous bien campés.
Par ordre d'entrée en scène, Leporello est le chauffeur de taxi, en blouson, bonnet vissé sur la tête, pleutre et veule à souhait. Le commandeur, le faiseur d'affaire, ou banquier, a la joie des solutions expéditives et la gâchette facile. Le couple Donna Anna et Don Ottavio est d'abord «grande manière de la cour d'Espagne » à la Velasquez pour évoluer vers une modernité très intéressante. Don Ottavio a une évolution très rarement accordée à ce personnage qui ce soir prend une véritable dimension virile ; et le couple est un vrai couple. Elvire est une grande dame dominée par son cœur et son corps, mais qui lutte pour sa dignité et le salut de son amour. C'est un très beau personnage qui évolue aussi finement. Zerline et Masetto, de paysans ethniques, vont vers la simplicité des gens qui demandent peu à la vie et que la proximité des puissants a failli briser totalement.

Avec tout cela, certains oseront se plaindre de la mise en scène ! Personnellement j'ai vu les vrais personnages de Da Ponte et Mozart. Le décor est habilement fait sur le mur par

des projections, non seulement très belles, mais à forte charge symbolique. Le sang sur le mur, les vagues d'une plage dans la recherche de pureté, les fenêtres, balcons, tombeaux sont suggérés habilement. L'un des effets les plus puissants est la désagrégation des murs lorsque l'esprit vacille. L'épisode des masques en calèche avec un cheval qui reste tranquille de justesse est très beau (bravo aux dresseurs présents sur scène qui calment l'animal). Les costumes rutilants pour le chœur durant la fête habillent agréablement la vaste scène. Les voitures qui font crisser les pneus, outre le sacré entraînement qu'il a fallu, auraient certainement amusé le Mozart farceur que l'on connait. Le travail de mise en scène de **Davide Livermore** est très intéressant, habile et fidèle à l'esprit d'un Don Juan noir qui cherche à se distraire à tout prix. Les lumières complexes d'**Antonio Castro** sont intimement liées aux projections de **D-Work**. Les costumes se voient de loin dans de belles couleurs.Pour réussir un Don Juan, il faut un bon orchestre et surtout un chef avec une vison. L'**orchestre de l'Opéra national de Lyon** a été magnifique. Parfaitement équilibré pour sonner, sans couvrir les voix jamais. Précis, réactif, avec de beaux timbres, – les très belles couleurs des bois -, chaque instrumentiste a été parfait. Les timbales incarnant le drame même. La direction de **Frédéric Chaslin** est admirable de tenue dramatique. Tout avance, à vive allure. Les airs dans des tempi retenus sont comme une diffraction émotionnelle, certains en deviennent magiques.
Frédéric Chaslin dirige par coeur, il a des yeux partout. Il met en valeur chaque détail tout en maintenant un drame continuellement renouvelé. Chaque final a eu la précision horlogère attendue. Le drame est partout dans cette direction. L'ouverture et le final avec le Commandeur sont de grands moments. Pour animer les personnages, il faut des images vocales précises. Les voix sont toutes de stature semblable et emplissent bien la vastitude du théâtre antique, ce n'est pas rien.

Erwin Schrott domine de son charisme tant scénique que vocal tout le team. Son Leporello, **Adrian Sâmpetrean**, est son double, juste un cran en dessous. Ce dernier a eu un peu de mal avec le tempo à certains moments. La Donna Anna de **Mariangela Sicilia** a de la vaillance et conduit admirablement sa voix. De même Zerlina, **Annalisa Stroppa** et Masetto, **Igor Bakan** ne déméritent pas. Le Commandeur d'**Alexeï Tikhomirov** manque de puissance et est trop fort lorsque sa voix est amplifiée. C'est le personnage le plus falot, mais c'est crédible scéniquement dans cette mise en scène.
Il reste à décrire les deux chanteurs qui se hissent sans peine à la hauteur de perfection du Don Juan de **Erwin Schrott** et ce n'est pas peu dire. L' Ottavio de **Stanislas de Barbeyrac** est inoubliable. Voix splendide, timbre viril, conduite du souffle parfaite, nuances incroyables pour des reprise pianissimo extatiques. Bel acteur, le jeux de scène permet de rendre au personnage sa vraie noblesse, celui qui croit en la justice des hommes, la convoque et qui aime profondément sa fiancée ; son « crudel» au dernier acte est l'air d'un amoureux vraiment blessé. Il a peaufiné son personnage à Paris, New-York et Munich ! Et il connaît l'acoustique du théâtre antique. Il a donc osé des pianisssimi tendres et émouvants à la fois et une reprise sur le souffle de grande école. Le public lui a fait un succès personnel retentissant, bien mérité. Il est probablement le Don Ottavio de sa génération.



Le pari de distribuer **Karine Deshayes** dans Elvire n'allait pas de soi. Il est d'usage de distribuer plutôt une soprano qu'une mezzo-soprano en Elvira. C'est une véritable révélation. Elle aussi pourrait être l'Elvira de sa génération. Timbre somptueux, égalité sur toute la tessiture, souffle long, passion contenue qui explose, personnage qui évolue et qui devient une amoureuse magnifique dans sa douleur et sa peur pour l'aimé. Elle aussi a bénéficié d'applaudissements nourris après son « Mi tradi… ». Ces deux chanteurs français rejoignent le Don Juan de l'époque, un Erwin Schrott diablement séduisant. Schrott inoubliable l'an dernier en Méphistophélès et ce soir en Don Juan.

Le chœur n'a pas un grand rôle mais apporte beaucoup de vie dans le drame très sombre ce soir. Il a été parfait en

proportion et en qualité vocale comme scénique. Les costumes clinquants et lumineux étaient très bien venus. Il a donc été possible de donner un Don Juan excellent dans le vaste théâtre, chef, orchestre, solistes, chœurs, mise en scène, aspects visuels, tout a fonctionné de concert pour tendre au public un miroir sur la question cruciale du moment comme jamais : chercher la liberté, mais pour quoi faire ? Courir à l'abîme en connaissance de cause ?? / illustration : © P Gromelle 2019 / Chorégies d'Orange 2019

COMPTE-RENDU, critique, opéra. Chorégies d'Orange 2019. Théâtre Antique. Le 6 août 2019. Wolfgand Amadeus Mozart (1756-1791) : Don Juan, Drama Giocoso en 2 actes, livret de Lorenzo da Ponte, d'après Giovanni Bertati ; Création : Prague, au Gräflich Nostitzsches Nationaltheater, le 29 octobre 1787. Coproduction avec le Festival de Macerata ; Mise en scène, Davide Livermore ; Décors : Davide Livermore ; Costumes, Stéphanie Putegnat ; Eclairages, Antonio Castro ; Vidèos, D-Wok ; Avec : Don Giovanni, Erwin Schrott ; Leporello, Adrian Sâmpetrean ; Donna Anna, Mariangela Sicilia ; Donna Elvira, Karine Deshayes ; Don Ottavio, Stanislas de Barbeyrac ; Zerlina, Annalisa Stroppa ; Masetto, Igor Bakan ; Le Commandeur, Alexeï Tikhomirov ; Chœurs des Opéras d'Avignon et de Monte-Carlo , coordination chorale : Stefano Visconti ; Continuo, Mathieu Pordoy ; Orchestre de l'Opéra de Lyon ; Direction musicale, Frédéric Chaslin. Illustrations : © P Gromelle 2019.

COMPTE-RENDU, opéra. Paris, Palais Garnier, 11 juin 2019. MOZART : Don Giovanni.Dupuis… Jordan / van Hove.



Compte rendu, opéra. Paris. Palais Garnier, 11 juin 2019. Don Giovanni, Mozart. Etienne Dupuis, Jacquelyn Wagner, Nicole Car, Philippe Sly… Orchestre et choeurs de l'opéra. Philippe Jordan, direction. Ivo van Hove, mise en scène. Nouvelle production du chef-d'œuvre de Mozart, Don Giovanni, à l'affiche à l'Opéra de Paris. Le metteur en scène **Ivo van Hove** signe un spectacle gris parpaing ; le chef **Philippe Jordan** assure la direction musicale de l'orchestre associé à une distribution fortement histrionique, rayonnante de théâtralité, entièrement éprise du mélodrame joyeux du génie salzbourgeois !

L'opéra des opéras, la pièce fétiche des romantiques, ce deuxième fils du duo Da Ponte-Mozart, transcende le style de l'opera buffa proprement dit pour atteindre les sommets dans le registre de la… tragédie. Avant cette fresque immense, jamais la musique n'avait été aussi vraie, aussi réaliste,

aussi sombre ; jamais elle n'avait exprimé aussi brutalement le contraste entre les douces effusions de l'amour et l'horreur de la mort. Peut-être le chef d'œuvre de Mozart le plus enflammé, le plus osé… qui raconte l'histoire de notre anti-héros libertin préféré et sa descente aux enfers avec la plus grande attention aux pulsions humaines, avec la plus grande humanité en vérité.

nouvelle production de Don Giovanni à Garnier
… Prima la musica, mais pas trop

Le spectacle commence avec la scène ouverte montrant le décor unique d'architecture brutaliste signé **Jan Versweyveld**, où l'on aperçoit des escaliers, des fenêtres… le gris maussade omniprésent paraîtrait servir de fond neutre au jeu d'acteur très ciselé dont les chanteurs font preuve… et qui peut être apprécié glorieusement par les personnes assises près de la scène et avec des jumelles. Si nous nous sommes régalés du travail d'interprétation et de caractérisation des interprètes sur scène, la production met en valeur surtout la partition. Ma non troppo.

Certaines mise en scènes s'affirment volontairement extra-sobres avec l'idée sous-jacente de laisser parler la musique. C'est un bel idéal qui peut faire des effets inouïs sur l'expérience lyrique. Il paraît que ce n'est pas une volonté affichée par le metteur en scène, qui, malgré quelques moments de grand impact et de justesse, est parfois carrément anti-musical. Ainsi le baryton **Etienne Dupuis** dans sa prise du rôle éponyme a-t-il apprécié le fait de chanter le morceau le plus sensible, le plus beau, le plus sublime de sa partition, la chansonnette du 2e acte « Deh vieni alla finestra », en

coulisses, caché. Difficile à comprendre, et encore plus à pardonner.

Nous sommes en l'occurrence contents de nous concentrer sur l'interprétation musicale. **L'Orchestre maison dirigé par Philippe Jordan est pure élégance** et raffinement, les tempi sont plutôt modérés. Bien sûr comme d'habitude, les vents font honneur dans leur excellente interprétation aux sublimes pages que leur dédie Mozart, et les cordes dans leur perfection trouvent un bon dosage entre tension et relâche dans l'exécution. Remarquons également les musiciens jouant sur la scène au deuxième acte, avec un swing chambriste et pompier digne du XVIIIe siècle. Nous n'avons pas senti l'effroi durant la célèbre ouverture en ré mineur, mais nous avons eu droit à une sorte de décharnement diabolique et très enjoué pour le pseudo-final à la fin de l'œuvre, la descente aux enfers de Don Giovanni (nous sommes heureux du respect de la partition originale avec le maintien du lieto fine, la fin heureuse conventionnée propre au 18e siècle malgré ses très nombreux détracteurs du 19e).

Le baryton **Etienne Dupuis signe un Don Giovanni sobre**, plus hautain qu'altier, plus vicelard que libertaire, et ceci lui va très très bien. Son épouse dans la vie réelle incarne le rôle de la femme répudiée du Don, Donna Elvira. **Nicole Car** est une des artistes qui captivent l'auditoire avec sa présence et son chant en permanence. Que ce soit dans sa cavatine au 1e acte « Ah che mi dice mai » ou son air au 2e « Mi tradi quell'alma ingrata » où elle est fabuleusement dramatique à souhait dans son incarnation d'une femme amoureuse et blessée. Si elle est touchante, bouleversante d'humanité, son chant est riche, charnu, charnel, tout au long des trois heures de représentation.

La Donna Anna de la soprano **Jacquelyn Wagner**, avec une partition encore plus redoutable, est tout autant brillante d'humanité, et elle assure ses airs virtuoses avec dignité, sans faire preuve d'affectation pyrotechnique, mais au

contraire donnant à ses vocalises une intensité fracassante de beauté. Le Leporello de **Philippe Sly** est un beau valet. Son physique agréable et son attitude espiègle sont une belle contrepartie légère à l'aspect très sensuel et troublant de son instrument en action. Il a cet incroyable mérite d'avoir réussi des interventions personnelles sur la partition dès son entrée au 1er acte « Notte e giorno faticar », où il s'approprie du personnage avec facilité, et ajoute un je ne sais quoi qui marche et qui plaît. Qu'il continue d'oser ! C'est lui également qui suscite la toute première éclosion d'applaudissements dans la soirée, après son célèbre air du 1er acte « Madamina, il catalogo è questo », sans aucun doute grâce à la force de son expression musicale plus qu'à l'intérêt de la proposition scénique…

Le Don Ottavio du ténor **Stanislas de Barbeyrac** est une très agréable surprise. Nous remarquons l'évolution de son gosier, et ceci impacte aussi son interprétation lyrique qui s'éloigne un maximum de la caricature viennoise à laquelle elle est souvent condamnée. S'il y a un moment d'une incroyable beauté dans les propositions d'une beaucoup trop austère sobriété, c'est précisément l'air redoutable du 1er acte : « Dalla sua pace ». Ivo van Hove l'oblige à l'interpréter assis par terre au milieu de la scène, et ceci a le plus grand impact émotionnel de la soirée ; le ténor y est touchant et l'auditoire lui fait le cadeau d'applaudissements et de bravos bien mérités. Le couple Zerlina et Masetto interprété par **Elsa Dreisig** et **Mikhail Timoshenko** est plein de vivacité, même si les voix sont un peu instables en début de soirée, nous félicitons leurs efforts. Remarquons également l'excellente prestation des choeurs de l'Opéra parisien, dirigés par Alessandro di Stefano.

Une production qui a également le mérite de finir après trois heures de gris avec une projection-création vidéo (signée **Christopher Ash**) inspirée des scènes infernales de Bosch, et qui est tout à fait effrayante, puis par une éclosion de

couleurs estivales qui s'accorde avec l'épilogue-fin heureux de l'opus. A voir et revoir, écouter et applaudir… pour Mozart et les chanteurs. **A l'affiche à l'Opéra Garnier encore les 16, 19, 21, 24 et 29 juin ainsi que les 1, 4, 7, 10 et 13 juillet 2019**.

OPERA événement. ANGERS, Grand Théâtre : dernière à 14h ce jour, du Don GIOVANNI de Mozart par le duo Caurier / Leiser



OPERA événement. ANGERS, Grand Théâtre : dernière à 14h ce jour, du Don GIOVANNI de Mozart par le duo Caurier / Leiser. CHOC VISUEL : ACIDE, électrique, un DON GIOVANNI au scalpel à ANGERS. Servie par un cast de jeunes chanteurs à l'incisive sensibilité, la nouvelle production de Don Giovanni présentée par ANGERS NANTES OPERA est un moment de théâtre sulfureux et percutant. Décapante et glaciale, la vision développée ici analyse la figure du Séducteur avec une froideur clinique, sous la brûlure constante d'un éclairage froid et direct (façon interrogatoire, comme leur Tosca pour le même Théâtre), curieux de décrypter chaque jalon d'une descente aux enfers, celle d'un érotomane nocturne, junky cynique, porté à l'autodestruction… les amateurs de perruques XVIIIè, de costumes et décors façon Losey seront surpris : **Patrice Caurier et Moshe Leiser** s'entendent à moderniser l'action

(comme ils l’avaient fait du Falstaff de Verdi) ; ils développent leur regard aigre, caustique, acerbe sur leurs sujets, au pied d’un immeuble style HLM (porte vitrée et interphone en prime…).

Inutile de souligner combien fidèle à la ligne artistique défendue par le directeur d’Angers Nantes Opéra, **Jean-Paul Davois**, la nouvelle production de ce Don Giovanni ne laisse pas indifférent, en replaçant le dispositif théâtral au coeur du spectacle, en dévoilant sous le projecteur les corps des acteurs-chanteurs au devant de la scène… Jamais vous n’aurez vu et redécouvert le fameux duo *Là ci darem la mano* entre Don Giovanni et sa jeune proie Zerlina, de cette façon, traité avec une telle impudeur suggérée, a contrario de bien des scènes ailleurs de pure séduction … en comparaison souvent minaudante ; jamais la dernière scène, empoignade entre le décadent chevalier et le Commandeur moralisateur et juge, n’aura été traitée de façon aussi brûlante et trash : la vision ultime d’un drogué trop tôt usé par sa délirante obsession du sexe.



L’engagement du chef (**Mark Shanahan**) dans la fosse comme l’implication des jeunes chanteurs expriment surtout l’élan du désir, l’écoulement d’un érotisme acide, conçu comme une lame de fond ou la coulante lave d’un volcan destructeur. Parmi les solistes Don Giovanni et son double complice Leporello composent comme un monstre à deux visages, d’une irrésistible tension érotique : rien ne résiste à leur aimantation trouble, duplicable et gémellaire ; respectivement **John Chest** et l’excellent **Ruben Drole** incarnent les intentions des deux metteurs en scène avec une justesse de ton et une évidence vocale saisissantes ; offrant deux couleurs mâles et viriles d’une exceptionnelle vérité. A leurs côtés, et sur un même plan de séduction comme de conviction dramatique, l’Ottavio (fin et élégant) de **Philippe Talbot**, surtout l’étonnante Donna Elvira de la soprano **Rinat Shaham** (pourtant déclarée souffrante le soir de notre présence) se distinguent eux aussi très nettement par un caractérisation intérieure qui nourrit

leur individualité respective. **Dernière aujourd'hui, à 14h, Grand Théâtre d'Angers. Incontournable.**

ANGERS, Grand Théâtre. Don Giovanni de Mozart, dernière ce jour, dimanche 8 mai 2016 à 14h. Patrice Caurier et Moshe Leiser, mise en scène.



Illustrations : Leporello et Don Giovanni (scène finale) : Ruben Drole et John Chest / © Jef Rabillon / Angers Nantes Opéra 2016
– Donna Elvira et Don Giovanni, duo électrique sous le projecteur : Rinat Shaham et John Chest / © Jef Rabillon / Angers Nantes Opéra 2016

ANGERS. Le nouveau Don Giovanni du duo Caurier et Leiser



Angers Nantes Opéra. Don Giovanni : 4,6,8 mai 2016. Nouvelle production attendue à Angers. Un Don Giovanni comme condamné, acculé à expirer, exprime en une course dernière et enivrée, ses dernières forces vitales, résolument tournées sur le désir et la séduction manipulatrice, dominatrice, dévorante. C'est donc un « ténébreux » séducteur, conscient de la mort et du néant, un cynique malgré lui qui au crépuscule d'une existence creuse et déjà angoissée qui surgit sur les planches ; en somme un héros déjà romantique. Chaque tableau met en scène comme une série répétitives, la mise à mort de ses victimes, chacune selon sa propre sensibilité : « *Il est trop tard pour le fidèle et droit Leporello, trop tard pour la vengeresse Donna Anna, l'aimante Elvire, la naïve Zerline, Don Juan n'est déjà plus de ce monde. Décadent par lassitude de vivre, moquant les amants trompés, esquivant les coups, il a perdu sa noblesse à la roulette du désespoir, défie encore*

l'ici et l'au-delà. Et croque la mort à belles dents, » comme le précise la présentation de la nouvelle production sur le site d'Angers Nantes Opéra.



Agent d'une nouvelle clairvoyance, Don Giovanni transmet à ses victimes la conscience de la mort…

Don Giovanni, opéra de l'effroi

Voilà donc le portrait d'un jouisseur qui ne croyant plus en rien, s'amuse à détruire et à manipuler, se délectant de l'effroi spécifique qu'il fait naître dans l'esprit de chacune

de ses victimes trop conciliantes, ou trop naïves. Qui est vraiment Don Giovanni ? Un ami noir qui nous ouvre les yeux, décille notre âme sur son propre aveuglement ? La fin a-t-elle réellement le sens d'une rédemption ? L'agent de la clairvoyance est certes châtié car son message était trop violent et trop brutal même s'il était juste et vrai… L'insolence et la liberté de Don Giovanni sont le dernier cri de l'homme rebelle à sa propre fin.



Le dramma giocoso de Mozart et de Da Ponte, son librettiste enchanté/enchanteur, – créé à Prague avec un phénoménal succès en 1787-, joue sur l'ambivalence des genres mêlés : sérieux et tragique (le couple Donna Anna et Ottavio), le naif et léger, un rien comique (Leporello, Masetto et Zerlina) ; plus attachante reste l'amoureuse loyale, aimante, généreuse et miséricordieuse pour l'infâme bourreau qui la fait souffrir (Elvira)… Comme à chaque fois, Mozart perce le cœur de chacun des protagonistes, héros solitaire de sa propre destinée qui dans l'opéra, se révèle, sans vraiment trouver d'apaisement ni de résolution. Car au final, après la chute du héros dans les enfers, chacun se retrouve face à lui-même, confronté à son effrayante impuissance… Pourtant la fin de Don Giovanni est à la mesure de son geste existentiel : radicale, exacerbée, jusqu'auboutiste. Face à son destin, le convive de pierre / la statue du commandeur, le héros tend une main sûre et solide, tout en sachant qu'il en sera pétrifié / condamné, foudroyé. Comme pour tous les chefs d'oeuvre, Don Giovanni nous renvoie le miroir de notre illusion perpétuelle. Après Tirso de Molina et son *Abuseur de Séville et l'Invité de pierre* (1630), après

Molière (février 1665), la partition mozartienne s'inspire ouvertement de l'opéra de Giuseppe Gazzaniga de 1786 (et du livret mixte, poétiquement déjà trouble de Giovanni Bertali) comme du délire fantasque d'un Goldoni. Alors qui croire ? La grave et sincère Elvira ? Le bouffon Leporello, double réaliste du séducteur, et son complice en tout, au point de revêtir l'identité de son maître pour mieux tromper et séduire ? La vérité est cachée dans la musique classique et romantique, tragique et légère d'un Mozart décidément universel, intemporel.

La nouvelle production a été présentée à Nantes du 4 au 12 mars 2016 créée l'événement, – première réalisation mozartienne pour le duo Caurier et Leiser à Angers et à Nantes (à l'initiative de Jean-Paul Davois, directeur du Théâtre), est jouée à l'Opéra Graslin. Toute programmation lyrique se doit un jour ou l'autre d'aborder la question fondamentale posée par Don Giovanni, Mozart et Da Ponte… mais aussi insidieusement par l'aventurier séducteur Casanova – modèle du XVIIIème pour notre héros-, car il a effectivement participé à l'élaboration de l'opéra pour sa création praguoise… **Nouvelle production attendue, donc incontournable. Reprise les 4, 6 et 8 mai 2016 à Angers (Grand Théâtre).**

Don Giovanni de Mozart à Nantes et à Angers
Livret de Lorenzo da Ponte.Créé au Théâtre des États de Prague, le 29 octobre 1787.

NANTES THÉÂTRE GRASLIN
vendredi 4, dimanche 6, mardi 8, jeudi 10, samedi 12 mars 2016

ANGERS GRAND THÉÂTRE

mercredi 4, vendredi 6, dimanche 8 mai 201
en semaine à 20h, le dimanche à 14h30

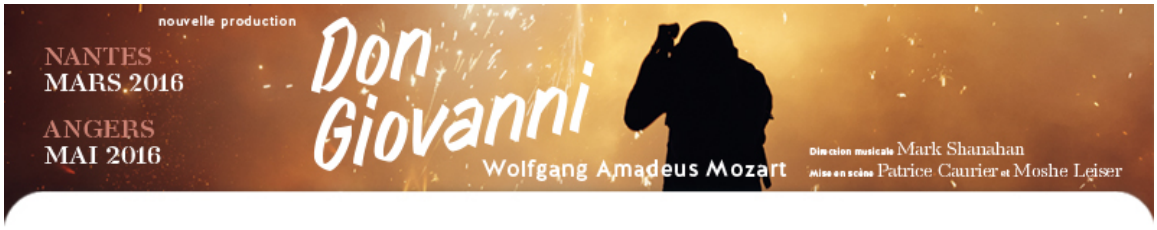
DIRECTION MUSICALE : MARK SHANAHAN
MISE EN SCÈNE : PATRICE CAURIER ET MOSHE LEISER
DÉCOR : CHRISTIAN FENOUILLAT
COSTUMES : AGOSTINO CAVALCA
LUMIÈRE : CHRISTOPHE FOREY

avec
John Chest, Don Giovanni
Andrew Greenan, Le Commandeur
Gabrielle Philiponet, Donna Anna
Philippe Talbot, Don Ottavio
Rinat Shaham, Donna Elvira
Ruben Drole, Leporello
Ross Ramgobin, Masetto
Élodie Kimmel, Zerlina

Chœur d'Angers Nantes Opéra Direction Xavier Ribes Orchestre National des Pays de la Loire

LIRE aussi notre compte rendu Don Giovanni de Mozart par le duo de metteurs en scène Patrick Caurier, Moshe Leiser : « Don Giovanni, fascinant auto destructeur » par notre rédacteur envoyé spécial à Nantes, Pedro Octavio Diaz (le 6 mars 2016 à Nantes, Opéra Graslin)

Informations, réservations, distribution sur **le site d'Angers Nantes Opéra / Don Giovanni de Mozart**



Nouveau Don Giovanni à Nantes



Angers Nantes Opéra. Don Giovanni : 4-12 mars 2016. Nouvelle production attendue à Nantes puis à Angers. Un Don Giovanni comme condamné, acculé à expirer, exprime en une course dernière et enivrée, ses dernières forces vitales, résolument tournées sur le désir et la séduction manipulatrice, dominatrice, dévorante. C'est donc un « ténébreux » séducteur, conscient de la mort et du néant, un cynique malgré lui qui au crépuscule d'une existence creuse et déjà angoissée qui surgit sur les planches ; en somme un héros déjà romantique. Chaque tableau met en scène comme une série répétitives, la mise à mort de ses victimes, chacune selon sa propre sensibilité : « *Il est trop tard pour le fidèle et droit Leporello, trop tard pour la vengeresse Donna Anna, l'aimante Elvire, la naïve Zerline, Don Juan n'est déjà plus de ce monde. Décadent par lassitude de vivre, moquant les amants trompés, esquivant les coups, il a perdu sa noblesse à la roulette du désespoir, défie encore l'ici et l'au-delà. Et croque la mort à belles dents,* » comme le précise la présentation de la nouvelle production sur le site d'Angers Nantes Opéra.



Agent d’une nouvelle clairvoyance, Don Giovanni transmet à ses victimes la conscience de la mort…

Don Giovanni, opéra de l’effroi

Voilà donc le portrait d’un jouisseur qui ne croyant plus en rien, s’amuse à détruire et à manipuler, se délectant de l’effroi spécifique qu’il fait naître dans l’esprit de chacune de ses victimes trop conciliantes, ou trop naïves. Qui est vraiment Don Giovanni ? Un ami noir qui nous ouvre les yeux, décille notre âme sur son propre aveuglement ? La fin a-t-elle réellement le sens d’une rédemption ? L’agent de la clairvoyance est certes châtié car son message était trop violent et trop brutal même s’il était juste et vrai… L’insolence et la liberté de Don Giovanni sont le dernier cri

de l’homme rebelle à sa propre fin.



Le dramma giocoso de Mozart et de Da Ponte, son librettiste enchanté/enchanteur, – créé à Prague avec un phénoménal succès en 1787-, joue sur l’ambivalence des genres mêlés : sérieux et tragique (le couple Donna Anna et Ottavio), le naif et léger, un rien comique (Leporello, Masetto et Zerlina) ; plus attachante reste l’amoureuse loyale, aimante, généreuse et miséricordieuse pour l’infâme bourreau qui la fait souffrir (Elvira)… Comme à chaque fois, Mozart perce le cœur de chacun des protagonistes, héros solitaire de sa propre destinée qui dans l’opéra, se révèle, sans vraiment trouver d’apaisement ni de résolution. Car au final, après la chute du héros dans les enfers, chacun se retrouve face à lui-même, confronté à son effrayante impuissance… Pourtant la fin de Don Giovanni est à la mesure de son geste existentiel : radicale, exacerbée, jusqu’auboutiste. Face à son destin, le convive de pierre / la statue du commandeur, le héros tend une main sûre et solide, tout en sachant qu’il en sera pétrifié / condamné, foudroyé. Comme pour tous les chefs d’oeuvre, Don Giovanni nous renvoie le miroir de notre illusion perpétuelle. Après Tirso de Molina et son *Abuseur de Séville et l’Invité de pierre* (1630), après Molière (février 1665), la partition mozartienne s’inspire ouvertement de l’opéra de Giuseppe Gazzaniga de 1786 (et du livret mixte, poétiquement déjà trouble de Giovanni Bertali) comme du délire fantasque d’un Goldoni. Alors qui croire ? La grave et sincère Elvira ? Le bouffon Leporello, double réaliste du séducteur, et son complice en tout, au point de revêtir l’identité de son maître pour mieux tromper et séduire

? La vérité est cachée dans la musique classique et romantique, tragique et légère d'un Mozart décidément universel, intemporel.
La nouvelle production présentée à Nantes du 4 au 12 mars 2016 créée l'événement, – première réalisation mozartienne pour le duo Caurier et Leiser à Angers et à Nantes (à l'initiative de Jean-Paul Davois, directeur du Théâtre), est jouée à l'Opéra Graslin. Toute programmation lyrique se doit un jour ou l'autre d'aborder la question fondamentale posée par Don Giovanni, Mozart et Da Ponte… mais aussi insidieusement par l'aventurier séducteur Casanova – modèle du XVIIIème pour notre héros-, car il a effectivement participé à l'élaboration de l'opéra pour sa création praguoise… **Nouvelle production attendue, donc incontournable. Reprise ensuite les 4, 6 et 8 mai 2016 à Angers (Grand Théâtre).**

Don Giovanni de Mozart à Nantes et à Angers
Livret de Lorenzo da Ponte.Créé au Théâtre des États de Prague, le 29 octobre 1787.

NANTES THÉÂTRE GRASLIN
vendredi 4, dimanche 6, mardi 8, jeudi 10, samedi 12 mars 2016

ANGERS GRAND THÉÂTRE
mercredi 4, vendredi 6, dimanche 8 mai 201
en semaine à 20h, le dimanche à 14h30

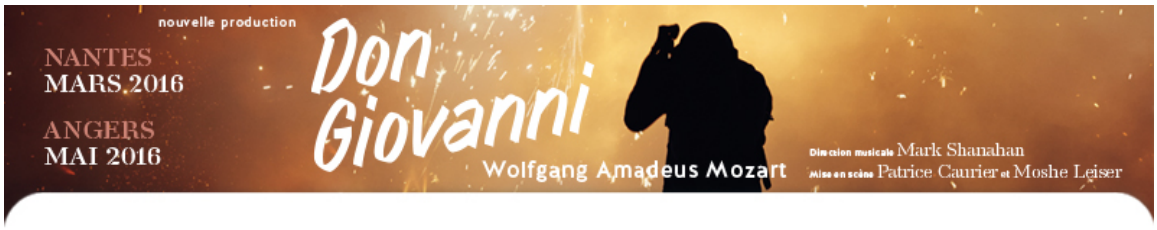
DIRECTION MUSICALE : MARK SHANAHAN
MISE EN SCÈNE : PATRICE CAURIER ET MOSHE LEISER
DÉCOR : CHRISTIAN FENOUILLAT
COSTUMES : AGOSTINO CAVALCA

LUMIÈRE : CHRISTOPHE FOREY

avec
John Chest, Don Giovanni
Andrew Greenan, Le Commandeur
Gabrielle Philiponet, Donna Anna
Philippe Talbot, Don Ottavio
Rinat Shaham, Donna Elvira
Ruben Drole, Leporello
Ross Ramgobin, Masetto
Élodie Kimmel, Zerlina

Chœur d'Angers Nantes Opéra Direction Xavier Ribes Orchestre National des Pays de la Loire

Informations, réservations, distribution sur **le site d'Angers Nantes Opéra / Don Giovanni de Mozart**



Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 6 mars 2016. Mozart : Don Giovanni. John Chest, Rinat Shaham…Mark Shanahan. Patrice Caurier et Moshe Leiser

Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 6 mars 2016. Mozart : Don Giovanni. John Chest, Rinat Shaham…Mark Shanahan. Patrice Caurier et Moshe Leiser. « ***Pass'd the point of no return, the final threshold The bridge is crossed, so stand and watch it burn!*** » Charles Hart – Dom Juan triumphant (The Phantom of the Opera) Dans la comédie musicale sur le Fantôme de l'Opera signée Andrew Lloyd Weber, le terrible monstre mélomane qui terrorise le Palais Garnier écrit et impose son opera, « Dom Juan Triumphant ». Pendant le paroxysme de cette création, il se glisse dans le costume du héros pour enlever la chanteuse Christine dont il est follement épris, le duo « Pass'd the point of no return » est d'une inquiétante étrangeté. « Inquiétante étrangeté » est l'effet que cette nouvelle mise en scène du **Don Giovanni de Mozart** nous provoque.

Don Giovanni fascinant, auto destructeur



Les temps modernes veulent en effet que les adaptations, plus ou moins réussies, des œuvres du répertoire soient parfois d'un réalisme tel qu'il tend à nous faire bondir de notre siège de paisibles spectateurs du divertissement. Don Giovanni est un jouisseur invétéré et égoïste, c'est un fait ; mais sa damnation est finalement plus un châtiment moral et divin qu'un aboutissement d'une quête autodestructrice. **Pour cette mise en scène, Patrice Caurier et Moshe Leiser parient sur un Don Giovanni fascinant et auto-destructeur**. En somme, Don Giovanni est un caïd de banlieue drogué et excessif, qui attire et qui révulse. Finalement en mettant en scène l'action dans un immeuble quelconque, ce drame moral en devient un fait divers digne des journaux télévisés du week-end. Bonnes idées de base mais cette production demeure assez névrotique malgré tout. Une bonne idée est de rendre Leporello beaucoup plus

consistant que le rôle de valet complice. On retrouve un personnage fasciné par Don Giovanni, complice même charnellement, une réelle bonne idée bien transmise dans le jeu excellent de **Ruben Drole**. Or c'est aussi là que ça cloche : la monstration du sexe sur scène est excessive et sans aucune subtilité ; quasiment tous les airs sont prétexte à des ébats (or Don Ottavio et Donna Anna) allant jusqu'à la sodomie. On arrive à se demander si cette monstration est un banalisateur pour choquer le bourgeois et faire plaisir au spectateur de télé-réalité ? Finalement on peut plutôt y ressentir un certain malaise. De même la fin, ou l'on retrouve un Don Giovanni au paroxysme de son excès (scène de banquet au sandwich Sodebo et whisky eco+, sodomie de Leporello, cocaïne…) et finalement le pauvre Commandeur, dans la vision de messieurs Caurier et Leiser perd sa figure statuaire et terrible pour devenir une simple allucination issue d'une piqure d'héroïne. En effet, ici Don Giovanni ne tombe pas dans les enfers mais meurt d'une overdose; ce qui revient à faire mourir au XVIIIeme siècle Don Giovanni d'une indigestion.
Outre cette mise en scène qui mêle excellentes idées et visions moins heureuses, la direction d'acteurs est mitigée par le talent des uns et des autres, le couple Don Giovanni (John Chest) et Leporello (Ruben Drole) se détachant largement. Côté musique, l'Orchestre National des Pays de Loire trouve les couleurs de Mozart à son aise surtout sous la baguette formidable de Marc Shanahan. Ce chef est sublime de dynamisme, gardant le rythme, la narration, les nuances. Côté plateau, le choix des solistes est un peu déséquilibré. **John Chest est un Giovanni incroyable de jeunesse, de beauté, et de fougue.** Il est inénarrable dans la séduction et le cynisme, excellent acteur, il donne un relief incroyable au travail complexe de banalisation du personnage pour le rendre proche de notre monde. Vocalement il demeure correct même si ça et la, on aurait souhaité plus de nuances. Le Leporello de **Ruben Drole** est remarquable dans l'émotion et notamment à la fin, il émeut jusqu'aux larmes. Cependant vocalement il demeure un peu en retrait, avec une voix quelque peu monochrome. Troisième

splendeur de la soirée l'incroyable Elvira de **Rinat Shaham**. Nuancée, puissante et terriblement attachante, ses phrases ont une élégance envoûtante et la vocalise mozartienne n'a aucun secret pour elle. Bravo mille fois à cette interprète formidable et encourageons les ensembles et les directeurs d'opéra à lui offrir des occasions de nous surprendre encore. Tout pareil la Zerlina de **Elodie Kimmel** est d'un raffinement notable, dégageant cette innocence équivoque et une belle détermination inhérentes au rôle. Le Masetto de **Ross Ramgobin** est correct mais sans beaucoup de souplesse. La Donna Anna de **Gabrielle Philiponet** déçoit par une forte tension dans l'aigu et une interprétation monochrome qui ajoute à la froideur virginale de son rôle. Le Ottavio de **Philippe Talbot** est sans fard et assez ennuyeux. Son jeu est tout aussi décevant puisqu'il en est inexpressif. C'est dommage, surtout que son « Dalla sua Pace » est beau et plein d'émotions. Le Commandeur de **Andrew Greena**n est correct. Ce Don Giovanni Nantais nous rappelle dans une course folle à l'excès que nous sommes bien plus proches des Dom Juan que nous ne voulons l'admettre. Cependant, le « point de non retour » est lors du déni de notre propre libre-arbitre, le cynisme de voir la limite et de la toucher du bout des doigts. Finalement ce Don Giovanni avec ses excès et ses imperfections est loin de laisser indifférents et gageons que c'est ce qui constitue la plus grande beauté de cette production. **A Nantes les 6, 8, 10 et 12 mars 2016, puis à Angers les 4, 6 et 8 mai.** www.angers-nantes-opera.com)

Don Giovanni de WA Mozart à Nantes

Don Giovanni	John Chest
Le Commandeur	Andrew Greenan
Leporello	Ruben Drole
Donna Anna	Gabrielle Philiponet
Don Ottavio	Philippe Talbot
Donna Elvira	Rinat Shaham

Masetto Ross Ramgobin
Zerlina Élodie Kimmel
Choeur d'Angers Nantes Opéra
Direction Xavier Ribes

Orchestre National des Pays de la Loire.
Direction musicale: Mark Shanahan
Mise en scène: Patrice Caurier et Moshe Leiser

Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 6 mars 2016. Mozart : Don Giovanni. John Chest, Rinat Shaham…Mark Shanahan. Patrice Caurier et Moshe Leiser. Illustration : Jeff Rabillon © Angers Nantes Opéra 2016.

Nouveau Don Giovanni à Nantes et à Angers



Angers Nantes Opéra. Don Giovanni : 4-12 mars 2016. Nouvelle production attendue à Nantes puis à Angers. Un Don Giovanni comme condamné, acculé à expirer, exprime en une course dernière et enivrée, ses dernières forces vitales, résolument tournées sur le désir et la séduction manipulatrice, dominatrice, dévorante. C'est donc un « ténébreux » séducteur, conscient de la mort et du néant, un cynique malgré lui qui au crépuscule d'une existence creuse et déjà angoissée qui surgit sur les planches ; en somme un héros déjà romantique. Chaque tableau met en scène comme une série répétitives, la mise à mort de ses victimes, chacune selon sa propre sensibilité : « *Il est trop tard pour le fidèle et droit Leporello, trop tard pour la vengeresse Donna Anna, l'aimante Elvire, la naïve Zerline, Don*

Juan n’est déjà plus de ce monde. Décadent par lassitude de vivre, moquant les amants trompés, esquivant les coups, il a perdu sa noblesse à la roulette du désespoir, défie encore l’ici et l’au-delà. Et croque la mort à belles dents, » comme le précise la présentation de la nouvelle production sur le site d’Angers Nantes Opéra.



Agent d’une nouvelle clairvoyance, Don Giovanni transmet à ses victimes la conscience de la mort…

Don Giovanni, opéra de l’effroi

Voilà donc le portrait d’un jouisseur qui ne croyant plus en rien, s’amuse à détruire et à manipuler, se délectant de l’effroi spécifique qu’il fait naître dans l’esprit de chacune de ses victimes trop conciliantes, ou trop naïves. Qui est vraiment Don Giovanni ? Un ami noir qui nous ouvre les yeux, décille notre âme sur son propre aveuglement ? La fin a-t-elle réellement le sens d’une rédemption ? L’agent de la clairvoyance est certes châtié car son message était trop violent et trop brutal même s’il était juste et vrai… L’insolence et la liberté de Don Giovanni sont le dernier cri de l’homme rebelle à sa propre fin.



Le dramma giocoso de Mozart et de Da Ponte, son librettiste enchanté/enchanteur, – créé à Prague avec un phénoménal succès en 1787-, joue sur l’ambivalence des genres mêlés : sérieux et tragique (le couple Donna Anna et Ottavio), le naif et léger, un rien comique (Leporello, Masetto et Zerlina) ; plus attachante reste l’amoureuse loyale, aimante, généreuse et miséricordieuse pour l’infâme bourreau qui la fait souffrir (Elvira)… Comme à chaque fois, Mozart perce le cœur de chacun des protagonistes, héros solitaire de sa propre destinée qui dans l’opéra, se révèle, sans vraiment trouver d’apaisement ni de résolution. Car au final, après la chute du héros dans les enfers, chacun se retrouve face à lui-même, confronté à son effrayante impuissance… Pourtant la fin de Don Giovanni est à la mesure de son geste existentiel : radicale, exacerbée,

jusqu'auboutiste. Face à son destin, le convive de pierre / la statue du commandeur, le héros tend une main sûre et solide, tout en sachant qu'il en sera pétrifié / condamné, foudroyé. Comme pour tous les chefs d'oeuvre, Don Giovanni nous renvoie le miroir de notre illusion perpétuelle. Après Tirso de Molina et son *Abuseur de Séville et l'Invité de pierre* (1630), après Molière (février 1665), la partition mozartienne s'inspire ouvertement de l'opéra de Giuseppe Gazzaniga de 1786 (et du livret mixte, poétiquement déjà trouble de Giovanni Bertali) comme du délire fantasque d'un Goldoni. Alors qui croire ? La grave et sincère Elvira ? Le bouffon Leporello, double réaliste du séducteur, et son complice en tout, au point de revêtir l'identité de son maître pour mieux tromper et séduire ? La vérité est cachée dans la musique classique et romantique, tragique et légère d'un Mozart décidément universel, intemporel.

La nouvelle production présentée à Nantes du 4 au 12 mars 2016 créée l'événement, – première réalisation mozartienne pour le duo Caurier et Leiser à Angers et à Nantes (à l'initiative de Jean-Paul Davois, directeur du Théâtre), est jouée à l'Opéra Graslin. Toute programmation lyrique se doit un jour ou l'autre d'aborder la question fondamentale posée par Don Giovanni, Mozart et Da Ponte… mais aussi insidieusement par l'aventurier séducteur Casanova – modèle du XVIIIème pour notre héros-, car il a effectivement participé à l'élaboration de l'opéra pour sa création praguoise… **Nouvelle production attendue, donc incontournable. Reprise ensuite les 4, 6 et 8 mai 2016 à Angers (Grand Théâtre).**

Don Giovanni de Mozart à Nantes et à Angers

Livret de Lorenzo da Ponte. Créé au Théâtre des États de Prague, le 29 octobre 1787.

NANTES THÉÂTRE GRASLIN
vendredi 4, dimanche 6, mardi 8, jeudi 10, samedi 12 mars 2016

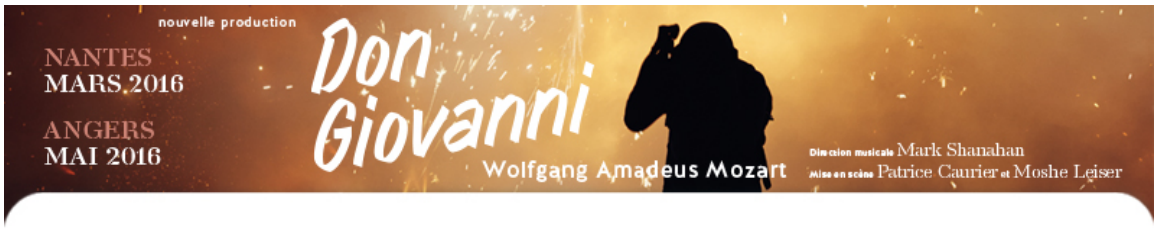
ANGERS GRAND THÉÂTRE
mercredi 4, vendredi 6, dimanche 8 mai 201
en semaine à 20h, le dimanche à 14h30

DIRECTION MUSICALE : MARK SHANAHAN
MISE EN SCÈNE : PATRICE CAURIER ET MOSHE LEISER
DÉCOR : CHRISTIAN FENOUILLAT
COSTUMES : AGOSTINO CAVALCA
LUMIÈRE : CHRISTOPHE FOREY

avec
John Chest, Don Giovanni
Andrew Greenan, Le Commandeur
Gabrielle Philiponet, Donna Anna
Philippe Talbot, Don Ottavio
Rinat Shaham, Donna Elvira
Ruben Drole, Leporello
Ross Ramgobin, Masetto
Élodie Kimmel, Zerlina

Chœur d'Angers Nantes Opéra Direction Xavier Ribes Orchestre National des Pays de la Loire

Informations, réservations, distribution sur **le site d'Angers Nantes Opéra / Don Giovanni de Mozart**



Don Giovanni à Monte Carlo



Monte Carlo, Opéra. Mozart : Don Giovanni. Les 20,22,25,27, 29 mars 2015. Le chef Paolo Arrivabeni, dans la mise en scène de Jean-Louis Grinda (directeur des lieux), dirige entre autres l'une des meilleures voix féminines actuelles, souple et onctueuse, articulée aussi : celle de Sonia Yoncheva dans le rôle de la douce et loyale Elvire, la seule qui aime vraiment le séducteur immoral ; à ses côtés, le baryton basse uruguyen (ex compagnon de la Netrebko), Erwin Schrott incarne l'un des ses personnages fétiches, Don Juan. Félin, carnassier cynique, d'un jeu froid et animal, le chanteur a su parfaitement exprimer le cynisme séducteur, la puissance explosive et perturbatrice du rôle-titre.
Da Ponte dont on mettait en doute sa capacité à fournir à temps, son meilleur livret pour Mozart, répondait : « J'écrirai la nuit pour Mozart et ça sera comme si je lisais L'Enfer de Dante… ». De fait, il y a bien du noir et du

ténébreux dans les climats profonds, lugubres parfois (quand le commandeur et sa statue paraissent sur scène), dans Don Giovanni. La prouesse des auteurs reste l'imbrication étincelante et crépusculaire donc, entre comique et tragique, entre sincérité et manipulation. Il en découle un sommet de l'art lyrique créé à Prague le 29 octobre 1787 : une œuvre fantastique et nocturne en pleine ère des Lumières.
Jamais Mozart ne fut plus proche de la réalité du cœur humain : l'inconstance du séducteur voisine avec sa conscience entière et assumée de la mort. La jouissance voudrait-elle terrasser la vanité de toute chose ? De fait, Don Giovanni ne s'y prend pas autrement. Il entraîne de son incessante chute, course à l'abîme héoniste et sensuel, Leporello, son double comique et serviteur.



Don Giovanni de Mozart à l'Opéra de Monte Carlo, Monaco
Les 20,22,25,27, 29 mars 2015.

Chef d'orchestre : Paolo Arrivabeni
Mise en scène : Jean-Louis Grinda
Décors et costumes : Rudy Sabounghi
Lumières : Laurent Castaingt
Chef de chœur : Stefano Visconti

Don Giovanni, jeune gentilhomme extrêmement licencieux : Erwin Schrott
Le Commandeur : Giacomo Prestia
Donna Anna, sa fille, dame de qualité, fiancée de Don Ottavio : Patrizia Ciofi
Don Ottavio : Maxim Mironov
Donna Elvira, noble dame de Burgos : Sonya Yoncheva
Leporello, valet de Don Giovanni : Adrian Sampetrean
Masetto, amant de Zerlina : Fernando Javier Radó
Zerlina, paysanne: Loriana Castellano

Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo
Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo

Illustration : Sonia Yoncheva (DR)

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille, le 15 janvier 2015. Mozart : Don Giovanni. Erwin Schrott, Marie-Adeline Henry, Adrian Sâmpetrean… Orchestre et choeurs de l'opéra. Alain Altinoglu, direction. Michael Haneke, mise en scène.



La célèbre production de Don Giovanni du cinéaste autrichien Michael Haneke revient encore une fois à l'Opéra de Paris. Cette fois-ci elle ouvre l'année 2015 à l'Opéra Bastille (bien qu'originellement créée au Palais Garnier en 2006). Le nouveau directeur de la maison, Stéphane Lissner, monte sur scène avant la représentation et donne un court discours admirable et encourageant en réaction aux événements tragiques de ce début d'année 2015. Le chœur de l'Opéra de Paris interprète par la suite « Va, pensiero », le

« chœur des hébreux » de Nabucco. Un moment de grand émotion, récompensé par une standing-ovation et des applaudissements très vifs, que les choristes ont ensuite redonné au public. Un prélude pour Don Giovanni que nous saurons ne pas oublier.

Don Giovanni flippant mais sans nuances
L'Opéra des opéras, la pièce fétiche des romantiques, ce deuxième fils du couple Da Ponte-Mozart, transcende le style de l'opera buffa proprement dit pour atteindre les sommets de la tragédie. Avant cette fresque immense jamais la musique n'avait été aussi vraie, aussi réaliste, aussi sombre ; jamais n'avait-elle exprimé aussi brutalement le contraste entre les douces effusions de l'amour et l'horreur de la mort. Peut-être le chef d'œuvre de Mozart le plus enflammé, le plus osé, il raconte l'histoire de notre anti-héros libertin préféré et sa descente aux enfers avec la plus grande attention aux pulsions humaines, avec la plus grande humanité en vérité. Michael Haneke, aussi, arrive à évoquer la plus grande humanité souvent par des moyens glaciaux. Or, ce soir à Bastille nous sommes devant une production « selon une mise en scène de Michael Haneke ». Pour quoi ne pas aussi dire selon un opéra de Mozart ? Développons.

L'action se déroule dans un grand bâtiment de bureaux style « La Défense ». Zerlina et Masetto sont des employés de nettoyage. Anna et son père, patrons d'entreprise. Ottavio un prince héritier. Giovanni le jeune directeur général avec son assistant Leporello. Elvira « occupe un poste important dans une entreprise de province où Giovanni travaillait auparavant ». Deux actes passent et Elvira tue Giovanni et les employés de l'immeuble le jettent par la fenêtre. Ensuite ils chantent tous le lieto fine « telle est la fin de qui fait le mal. Et la mort des impies est toujours semblable à leur vie ». Applaudissements. Saluts. Le metteur en scène ne viendra pas recevoir sa récompense.
Pas de fantastique (ce serait sinon des masques de Mickey, dérangeants…), peu de profondeur (mais qui en est

responsable?). Nous avons droit par contre à l'expressionnisme déguisé d'un Haneke absent, et à une interprétation plus dans le choc immédiat que dans la nuance psychologique bien pensée.

La distribution des chanteurs est peu équilibrée. Le Don Giovanni du baryton Uruguayen **Erwin Schrott** n'est pas laid à regarder, quoi qu'un peu brusque à entendre. L'absence de nuances, scéniques et musicales, est malheureusement très visible chez lui tenant le rôle-titre. Mais si son Don Giovanni souffre de monotonie, il le compense en personnalité. Nous avons donc un protagoniste à la voix surprenante, avec plus l'attitude d'un latin-lover des années 90's que d'un séducteur hispanique dont le charme devrait dépasser les limites du temps et de l'espace. Il est plus méchant macho que séducteur ambigu. La Donna Anna de **Tatiana Lisnic** arrive à chanter toutes ses notes, ce qui semble devenir un fait de plus en plus remarquable. Or, nous remarqueons chez elle plutôt sa belle implication scénique et son jeu d'actrice. Oui, elle arrive à faire les jeux pyrotechniques de sa partition… Dans ce sens, saluons aussi le bon effort de la soprano Moldave, mais un effort un peu trop flagrant, il nous semble. Le Leporello de la basse **Adrian Sâmpetrean** n'est pas toujours très stable mais sa performance reste sans doute l'une des meilleures. Moins unidimensionnel que Don Giovanni dans son jeu, nous constatons que, autant il réveille l'auditoire au premier acte avec « Notte e giorno… » autant il peine à l'ensorceler avec l'air du catalogue (quoi que quand même récompensé d'applaudissements). **Marie-Adeline Henry** dans le rôle de Donna Elvira est une force ! Le seul personnage impulsé par l'amour trouve une matérialisation exquise chez la soprano. Elle chante sa cavatine au premier acte « Ah che mi dici mai… » avec plus de sentiment amoureux qu'avec la rage, comme le veux Mozart (chose très souvent incomprise). Sa caractérisation est la plus nuancée et la plus riche du groupe, son « Mi tradi… » au deuxième acte est le moment le plus fort de la soirée (même si elle aussi se voit affectée par les quelques gags expressionnistes de Haneke). **La Zerlina**

et le Masetto de Serena Malfi et Alexandre Duhamel rayonnent de talent : la chanteuse pourrait gagner peut-être en tendresse ou piquant, mais leur performance reste excellente. Finalement que dire de Don Ottavio, le rôle dont les ténors ont horreur ? Cela n'a pas été tout à fait horripilant pour Stefan Pop, mais peu mémorable (et audible!), pour dire le moins.

REGRETS. Elles-sont passées où les nuances et les éclairages psychologiques dont on a encore le souvenir pour la reprise de cette production en 2012 ? Comment est-il possible qu'il y a deux ans Don Giovanni embrasse Leporello et que le public soupire, se surprend, et qu'en 2015 un Erwin Schrott alléchant l'embrasse et qu'il n'y ait pas de réaction, ou dans le meilleur cas, que le public, maladroitement, rigole ??? Don Giovanni est-il devenu le rôle des barytons qui rêvent d'être ténors? Cela donne matière à la réflexion. Nous garderons pourtant le souvenir des réussites toujours présentes dans cette production d'après Haneke… Si Elvira tuant Don Giovanni à la fin de l'oeuvre enlève tout l'aspect fantastique, ceci s'inscrit dans le parti pris du réalisateur et demeure, qu'on soit ou pas d'accord, tout à fait cohérent. Elvira, la seule qui aime, et qui aime purement, se voit tour à tour exploitée, méprisée, torturée et moquée par l'objet de son amour, qui dénature en passion meurtrière. De même, les véritables intentions de Donna Anna sont éclairées avec une grande perspicacité et pour notre plus grand bonheur.

Si la distribution et la mise en scène sont plutôt déséquilibrées, l'Orchestre de l'Opéra de Paris sous la direction d'**Alain Altinoglu** donne au contraire l'impression d'une belle homogénéité. Dès l'ouverture, l'orchestre convainc par son jeu clair et propre, brillant même. S'il gagne en brio progressivement, nous constatons que la performance des bois est éblouissante et impeccable à tous moments. Cette homogénéité, si charmante soit-elle, va parfois contre le chiaroscuro omniprésent dans l'opus mozartien. Dans ce sens la

performance de l’orchestre s’accorde à celle des chanteurs, Au final nous apprécions cette cohésion dans le désordre et le bel et bon effort des musiciens.

En sortant de l’immense salle de Bastille, nous entendons des murmures anonymes décrivant la production comme « pas du tout grand public ». Est-ce juste ? Mais, est-ce bon ? L’adaptation nécessaire pour la réalisation de la production à l’Opéra Bastille montre, certes, encore ses coutures, mais l’œuvre elle-même reste d’une grande valeur, avec une humanité exprimée par les moyens cinématographiques de Haneke, le trouble brûlant de la partition achevé par le froid délicat et la désaffectation flagrante. **Un chef-d’œuvre à voir et à revoir à l’Opéra Bastille les 15, 20, 25 et 28 janvier et le 2, 5, 8, 11 et 14 février 2015.**

DVD. Mozart : Don Giovanni. Schrott, Netrebko, Castronovo… (Engelbrock, Baden Baden mai 2013, 2 dvd Sony classical)



DVD compte rendu critique. Mozart : Don Giovanni. Schrott, Netrebko, Castronovo… (Engelbrock, Baden Baden mai 2013, 2 dvd Sony classical). Dans la mise en scène intelligente et moderniste de Philipp Himmelmann, ce Don Giovanni capté live en mai 2013 auFestival de Baden Baden dévoile plusieurs attraits non négligeables ; l'orchestre sur instruments d'époque d'abord de Thomas Engelbrock sevrant avec une fine caractérisation chaque climat de la partition de Mozart dont on réécoute avec beaucoup d'intérêt chaque trouvaille et trait génial. La sonorité séduisante (cordes à l'unisson), l'équilibre caractérisé des pupitres s'entend dès l'ouverture à la belle énergie, nerveuse et d'une gravitas prenante. Ensuite le cast fournit un autre argument : ex époux à la ville, **Anna Netrebko** – star à Baden Baden et depuis longtemps comme à Salzbourg, tête d'affiche régulière, qui retrouve ainsi le baryton uruguayen **Erwin Schrott**. Les deux convainquent absolument chacun dans leur emploi : en nuisette rose, Anna, ardente, habitée, vraie nature tragique, cisèle chaque couleur de chaque situation comme si elle jouait sa vie, avec petites limites cependant, une attention pas toujours aussi raffinée à l'articulation du verbe, et parfois comme on l'a vu récemment dans un Strauss risqué, une ligne en perte de justesse. Mais par ailleurs quelle intensité sensible ! Sorte de maffieux à la lame facile, Erwin Schrott animal cynique et séducteur faussement amusé, semble agir comme un félin calculateur, tirant profit de tout : l'aisance du jeu scénique et vocal séduisent. A leurs côtés, le Leporello de Pisaroni s'emballe et trépigne comme une vraie nature dramatique, sans forcer : idem pour l'Ottavio de Castronovo, toujours égal et naturellement ardent : il incarne cet embrasement progressif que le fiancé de Anna éprouve avec son aimée aux côtés du provocateur infâme… Moins convaincante à force d'hystérie dans le jeu, l'Elvire de Ernman (le maillon faible de la

distribution avec la Zerlina sans charme…).

Baden Baden a le chic de réunir un plateau digne de Salzbourg. Ne réfrénons donc pas notre plaisir face à cette production très séduisante.



Mozart : Don Giovanni. Erwin Schrott, Anna Netrebko, Charles Castronovo, Malena Ernman, Luca Pisaroni, Balthasar-Neumann-Chor & Ensemble. Thomas Hengelbrock, direction. 2 dvd Sony classical 88843040109. Festival de Baden Baden, live de mai 2013. Illustration : Erwin Schrott (DR)